

Avancer à tâtons

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 87, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2022). Compte rendu de [Avancer à tâtons]. *L'Inconvénient*, (87), 57–59.

Avancer à tâtons

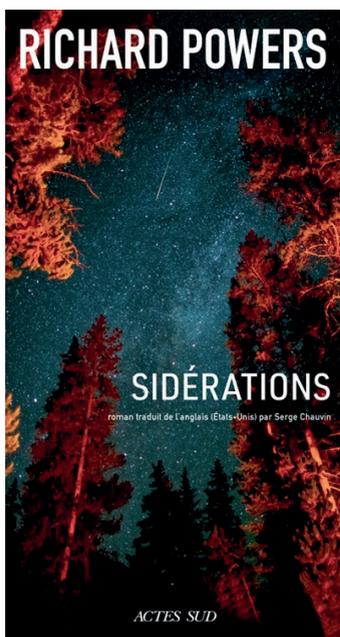
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Le paradoxe de Fermi, vous connaissez ? Pas la peine de chercher sur Internet, je vous le résume. Enrico Fermi est un physicien réputé, qui a reçu le prix Nobel de physique en 1938. En 1950, un jour qu'il discutait avec ses collègues du projet Manhattan, il posa la question de la vie sur d'autres planètes et de ses traces éventuelles. Notre galaxie compte environ deux cents milliards d'étoiles autour desquelles gravitent plusieurs centaines de milliards de planètes. Notre Soleil, qui a permis l'émergence de la vie sur la Terre, est une étoile encore jeune. Si d'autres étoiles ont engendré d'autres formes de vie, où sont-elles ? Et à supposer que des civilisations extraterrestres en aient parfois résulté, où en sont les traces ?

Le cinéma et la littérature de genre se sont engouffrés avec joie dans les spéculations ouvertes par le paradoxe de Fermi, qui n'est peut-être qu'un autre nom donné, à trois siècles de distance, au célèbre fragment des *Pensées* : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Après tout, Pascal était autant géomètre que penseur et écrivain. Le paradoxe de Fermi apparaît furtivement dans *Sidérations*, le dernier roman de l'excellent romancier américain Richard Powers. Mais plus fortement et de manière diffuse, il imprègne aussi l'attitude de ses deux personnages principaux, l'astrobiologiste Theo Byrne et son fils Robin, âgé de neuf ans, lorsque tous deux

pointent leur télescope vers la voûte étoilée. Et pour cause : *Sidérations* jongle avec les notions de hasard, d'infinimental, d'infiniment lointain, de mémoire humaine, sauvée – à dessein l'adjectif revêt une connotation religieuse – par les neurosciences et l'intelligence artificielle. Avec inquiétude et humilité, le romancier infuse ces enjeux dans une intrigue tout à fait de notre temps, où l'écoanxiété des uns le dispute au militantisme des autres, sur fond de vociférations d'un président populiste et d'injonctions sociales à performer et à produire.

« L'œil mental connaît deux sidérations : l'arrachement à la lumière, l'entrée dans la lumière » (p. 67), fait remarquer le père et narrateur de cette histoire de deuil impossible, celui d'une mère, pour ce qui est de Robin, celui d'une compagne aimée et admirée, pour ce qui est de Theo Byrne. Très exactement, la remarque lui vient alors qu'il observe les effets sur son fils de la lecture d'un roman de science-fiction (*Des fleurs pour Algernon*, de Daniel Keyes, 1966) qui l'avait lui-même subjugué à onze ans. Ce clin d'œil fait en passant à un petit maître du genre est aussi une manière, pour le romancier, de reconnaître sa dette à l'endroit de la littérature, capable de changer le regard posé sur le réel, voire d'orienter le cours d'une existence, puisque l'abondante et hétéroclite bibliothèque de science-fiction que se constitue dès lors le



gamin Theo le conduira, après quelques tâtonnements existentiels, à faire des études poussées en biologie.

De façon plus générale, dans le roman, l'arrachement à la lumière survient à la mort d'Aly, qui laisse un orphelin et un veuf inconsolables. Pour achever de compliquer les choses, le jeune Robin est doté d'une sensibilité et d'une intelligence extrêmes – façon Asperger. Ce monde, qui va mal et est menacé d'extinction, il le perçoit sans filtre, et il en est blessé. À l'école, les relations avec ses camarades sont difficiles et dégénèrent souvent en bagarres. Son esprit saisit la complexité de certains sujets, mais dans les détails, sans conférer une vue d'ensemble. Son goût pour le dessin, en particulier celui des animaux, tourne à l'obsession douloureuse, d'autant qu'il est végétarien, héritage d'une mère militante, juriste farouchement engagée dans la cause écologiste auprès de plusieurs ONG. Et puis, il y a que ce petit garçon est élevé par son père, seul, forcément insuffisant, forcément dépassé, dit le regard social posé sur eux. Ce qui n'est pas entièrement faux, sans être vrai pour autant.

Voilà pour l'arrachement. Et l'entrée dans la lumière ? Elle se fait par la science, ce qui est heureux quand l'émerveillement et la curiosité sont au rendez-vous, comme par rapport à ces exoplanètes qu'invente le père pour son fils, à raison d'une nouvelle description chaque soir à l'heure du coucher. Ce qui est plus risqué quand le même se laisse convaincre par un ancien amant de sa femme, neurologue à la tête d'un laboratoire à la fine pointe de l'innovation, de pratiquer sur son fils une thérapie appelée « neurofeedback décodé » (p. 129). Encore expérimentale, cette dernière entend repousser les limites de la connaissance du corps humain obtenue grâce à l'imagerie par résonance magnétique, pour permettre à l'individu d'activer les régions précises du cerveau qui l'aideront à surmonter ses traumatismes, à gérer ses émotions, en somme à s'adapter à la société. On voit le danger. Si Theo Byrne aperçoit le clignotant rouge, sa détresse de père le fait passer outre. Du reste, ce ne sont pas les dérives technicistes de la science

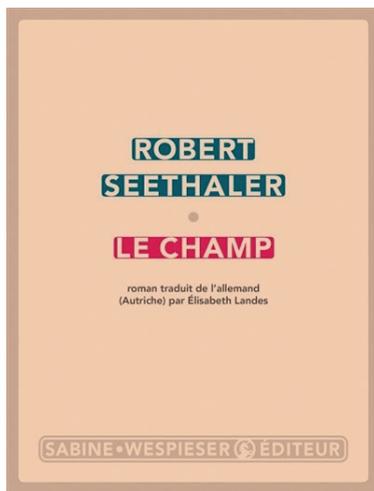
qui forment le sujet de ce roman ; plutôt ce qui de l'amour survit à la mort dans un monde beau et fragilisé. L'émotion viendra de là.

Bonne nouvelle : *Sidérations* est un roman ambigu. Il montre sans rire le père qui, certains jours, sert à son fils « son émietté de tofu préféré » (p. 343) pour le consoler d'une mauvaise passe, et veille chaque soir à réciter avec lui la prière laïque enseignée par la mère de son vivant. Or, ce faisant, le roman montre surtout à quel point l'être humain est une créature fragile, démunie devant la vie. « Le monde, dira un jour le père, est une expérience de validation, avec pour seule preuve la conviction » (p. 179). *Sidérations* se fait en outre le chantre de la nature dans son infinie diversité et sa capacité de renouvellement, tout en montrant les possibilités de la science et de la technique, à la fois artifices et outils. Au centre du dispositif (mais pour combien de temps encore ?), la créature humaine, ses souvenirs, ses servitudes volontaires, ses aspirations, ses tâtonnements, son *hubris*.

L'Amérique contemporaine, Richard Powers posait déjà sur elle un regard oblique dans *Trois fermiers s'en vont au bal*¹, roman où une photo prise au début du siècle dernier ouvrait sur des gouffres. Son œuvre compte aujourd'hui treize romans, certains primés (le Pulitzer pour *L'arbre-monde*, en 2019 ; le National Book Award pour *La chambre aux échos*, en 2006). On lira *Sidérations* comme une variation, en plus sophistiquée, du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, Robin étant d'ailleurs appelé ainsi à quelques reprises par son père. Mêmes interrogations fondamentales sur l'existence, même petit garçon doté d'une vieille âme, même omniprésence des planètes, même prise de conscience de ce qui gît sous les fausses apparences de la normalité, même départ émouvant vers les étoiles.

PARMI LES TOMBES

La mort, donc. Elle a ses rites et son lieu de prédilection : le cimetière. C'est dans celui d'une petite ville d'Autriche, Paulstadt, que le romancier Robert Seethaler fait entendre les voix des



morts, demeurées audibles à qui sait prêter l'oreille, au-delà de l'agitation des vivants prompts à n'en faire qu'un bourdonnement confus. Mais encore faut-il, pour les entendre, se rendre dans la partie la plus à l'écart du cimetière, celle appelée « le champ », parce qu'elle fut d'abord une friche caillouteuse, et qui donnera son nom à ce roman choral, magnifique et vibrant. *Le champ* s'ouvre sur la déambulation méditative d'un homme dans cette section précise du cimetière, qui annonce une méthode : revenir chaque jour, seul, se savoir soi-même vieillissant, s'imprégner des lieux et des inscriptions sur les pierres tombales, s'asseoir sur le banc vermoulu, se souvenir des gens qu'on a connus, puis rentrer chez soi, tourner le dos au monde « en toute tranquillité », se mettre à l'écoute des voix, écrire.

Surgit alors la vie, comme si la terre s'ouvrait pour laisser sortir des êtres de chair et de sang, venus évoquer, *post mortem*, des épisodes de leur existence pour la restituer dans sa singularité profonde. À tour de rôle, ces morts-là disent les hommes et les femmes qu'ils furent, empêtrés dans leurs aspirations, cherchant à donner un sens à la somme de leurs jours, non sans vouloir l'infléchir de temps à autre, avant d'être rappelés à l'ordre par les déterminismes sociaux, les pesanteurs de la condition humaine et de l'histoire, tels que l'auteur du *Tabac Tresniek* avait su déjà les montrer. Ici, vingt-neuf courts chapitres, vingt-neuf noms, autant de portraits exempts de tout misérabilisme, qui rappellent que la mort n'efface pas les sujets qu'elle emporte.

Voyez la folie du père Hoberg, qui mettra le feu à son église. Le sentiment d'abandon impuissant de Bernard Silbermann sur la tombe duquel Camille, l'épouse, dépose un dernier adieu avant de refaire sa vie. L'amitié aux jours comptés entre Susan Tessler et Henriette (sans patronyme) dans une maison de santé pour vieilles dames. Les souvenirs de fuite pendant la guerre, avec sa fille encore enfant, que la vieille Stéphanie Stanek emportera dans la tombe. La fleuriste Gregorina Stavac, découverte dans sa boutique deux semaines après sa mort solitaire. Et tant d'autres évocations – vingt-neuf en tout, on a dit – qui

font parfois se croiser les points de vue sur un même épisode, mais qui toutes témoignent d'une humanité profonde, jusque dans les allusions plus ou moins sereines du sujet à sa propre disparition. « [J']ai tout de même une idée, dira Annelie Lorbeer, de ce que c'est que mourir : ça met un terme au désir, et si on se tient tranquille, ça ne fait pas mal du tout » (p. 217).

En faisant monter ces voix des profondeurs du sol, *Le champ* restitue aussi les contours de Paulstadt, d'abord bourgade s'élevant sur quelques parcelles de terre enlevées à la culture, bientôt bourg défini par sa rue principale, la Markstrasse, et ses commerces, puis petite ville assoupie se développant après la guerre et qu'on ne quitte jamais tout à fait. Nul n'échappe au lieu d'où il vient, semble ainsi dire le romancier. Sauf peut-être Richard Regnier. Dans *Le champ*, l'homme n'a pas droit à un chapitre distinct, mais il a beaucoup mieux : obliques, filtrées par le regard d'autrui et l'usage de la citation, sa voix et sa présence s'imposent discrètement, et cependant avec force. Né à Paulstadt, considéré comme un simple d'esprit, Richard Regnier était appelé le Fou. Un jour, il s'est volatilisé. Pourtant, lui seul savait voir quand, dans la nuit, à la faveur de certaines conditions météorologiques, le ruban de la route menant à la nationale iriserait la colline au loin d'une lueur bleutée. Petit miracle dans l'obscurité, dit le romancier. Dans l'obscurité de nos vies. ■

1. Traduction de Jean-Yves Pellegrin, *Le Cherche Midi*, 2004.

SIDÉRATIONS

Richard Powers
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin
Actes Sud, 2021, 398 p.

LE CHAMP

Robert Seethaler
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Elisabeth Landes
Sabine Wespieser, 2020, 278 p.